

WEEK-END

TERRIBLEMENT MÉCHANT

Une sauvagerie inouïe contamine les plans de ce film de rupture, conçu comme une fresque flamboyante et apocalyptique. Présenté dès ses premiers cartons comme « un film trouvé à la ferraille », ce récit monstrueux ne pouvait mener qu'à ce célèbre panneau final indiquant : « *Fin de conte - fin de cinéma* ».

Texte

DICK TOMASOVIC



« **TU FAIS CHIER AVEC TES RACCOURCIS** », lance Corinne à Roland, alors que ce dernier, au volant de son tonitrueux petit bolide décapotable, semble en effet prendre les pires routes que l'on puisse imaginer : chaque carrefour révèle des images de tôles accidentées et de corps meurtris comme si le

véhicule s'enfonçait droit en enfer. Tourné en 1967, WEEK-END est un road-movie horrifique qui sent la mort, le sang et l'acier déchiré. David Cronenberg, paraît-il, montra le film à ses collaborateurs durant la préparation de son sulfureux CRASH¹⁹⁶⁶. Un premier panneau, fier comme un paon, lance un avertissement : le

film est strictement interdit aux moins de 18 ans. C'est que si la violence, dans toutes ses dimensions (physiques, sexuelles, politiques, économiques et symboliques), constitue le premier sujet du récit, le film lui-même est une immense catapulte visant la tête

↑
Juliet Berto et Mireille Darc

des spectateurs (dont Godard pressent immédiatement qu'ils ne seront pas nombreux à venir se risquer en salles), alimentée par une haine farouche de la bourgeoisie, un profond sentiment de déclin de la civilisation et le constat d'une impasse artistique. À la fin du tournage, Godard conviera d'ailleurs sa garde rapprochée (Raoul Coutard, son fidèle chef opérateur, mais aussi sa scripte et sa monteuse) pour l'inviter à trouver du travail ailleurs, le cinéaste manifestant son désir d'arrêter de tourner durant un certain temps. D'ici quelques semaines, son engagement politique et sa recherche de nouvelles formes audiovisuelles (à commencer par les ciné-tracts) finiront de l'écarter définitivement du cinéma classique et de son schéma industriel. Il y a donc quelque chose du champ de bataille désolé dans ce film, dont Godard se retire en brûlant tout sur son passage, des acteurs vedettes à qui il fait subir mille outrages (Mireille Darc et Jean Yanne, qu'il choisit parce qu'il les trouve antipathiques et qu'il se plaira à humilier à plusieurs reprises sur le plateau) aux carcasses de voitures livrées aux flammes (Godard commence le tournage en détruisant sa propre et splendide Alfa Romeo décapotable à coups de masse, non sans jubilation), en passant par les pupilles de son spectateur (Coutard a la mission de doubler la sensibilité de la pellicule Eastmancolor pour rendre les couleurs les plus criardes possible, au risque de la surexposition).

CHAMP DE BATAILLE

Le projet qu'il dépose pour obtenir le financement du film se limite à une idée générale : suivre un couple de jeunes cadres modernes prenant la route un week-end pour sortir de Paris et montrer toutes les

perversions et les hystéries collectives qui s'emparent des conducteurs. Si le cinéaste promet initialement une tragi-comédie, le film, gonflé au fur et à mesure de son tournage de mille péripéties cruelles, s'avère en fin de compte d'une extrême férocité et son humour est plus mordant que grinçant. Si l'insupportable couple bourgeois part en week-end, c'est pour s'assurer d'un héritage, quitte à devoir commettre le meurtre d'une belle-mère. Rien ne sauve ces personnages fiers, égoïstes et perniciose. Après un terrible accident de voiture, Corinne, à peine rescapée du véhicule en feu et ne pensant qu'à ses biens, hurle de désespoir après son sac Hermès qu'elle n'a pu sauver des flammes. Elle sera plus tard violée dans un talus, à quelques mètres seulement de son mari assis paisiblement au bord de la route, totalement indifférent à son sort. Celui-ci finira en petits morceaux cuisinés par une bande de maquisards hippies et cannibales que Corinne a rejointe. Le dernier plan montre son visage se repaisant de la chair de son mari défunt. Entre-temps, le couple se sera disputé et battu avec à peu près tous les interlocuteurs croisés, aura provoqué un certain nombre d'accidents de la route, déambulé avec nonchalance au milieu de dizaines de cadavres ensanglantés et rencontré quelques figures improbables. Virant au gore dans sa dernière partie, le film enchaîne les images éprouvantes d'un lapin dépecé, d'une truie que l'on saigne face à la caméra, et d'un volatile que l'on égorge alors que ses ailes se débattent pitoyablement durant une agonie prolongée. Godard lui-même reconnaissait que le film ne pourrait pas plaire, car il était très méchant, grossier et caricatural, encore plus que le magazine corrosif *Hara-Kiri*, estimait-il.

FIN DE CYCLE

Cette trajectoire barbare est structurée par quatre longs plans-séquences, de nature très différente, qui rappellent la virtuosité du metteur en scène qui avait fait de l'unité spatio-temporelle du plan la grande question de ses premiers films. Il y a d'abord cette séquence de confiance érotique, inspirée d'*Histoire de l'œil* de Georges Bataille et construite sous l'influence de la confession de Bibi Andersson dans *PERSONA*¹⁹⁶⁶ d'Ingmar Bergman. En contre-jour, tourné dans l'appartement même de Godard, semble-t-il, Mireille Darc, seulement habillée d'une petite lingerie, raconte, en chuchotant mais avec des mots très crus, une récente expérience sexuelle de triolisme tandis que la musique spleenétique d'Antoine Duhamel étouffe autant qu'elle orne l'indécence de ses propos. Il y aura encore les vertigineux panoramiques dans la cour d'une ferme accompagnés d'une sonate de Mozart et puis le long manifeste militant avec les guérilleros qui emporte la fin du film. Mais il y aura surtout ce qui fut présenté, avec un sens indéniable du marketing, comme le plus long travelling de l'histoire du cinéma : 300 mètres de remontée d'un gigantesque embouteillage de voitures où chaque véhicule à l'arrêt est l'occasion d'une saynète cocasse (jeux de ballons, partie d'échecs, ménagerie exotique, bateau toutes voiles dehors, etc.) jusqu'à ce que la source de l'obstruction routière se dévoile : un accident meurtrier avec le corps de parents et d'enfants ensanglantés en travers de la route. Une sorte de baroud d'honneur pour Godard qui s'apprête alors à quitter une forme de cinéma pour en explorer une autre, comme cette voiture qu'il observe quitter la route départementale pour s'enfoncer dans des territoires bien moins ballisés. *